

ALORS, QU'ALLONS-NOUS DEVENIR?
LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET LE FUTUR DE L'ÉGLISE DU NAZARÉEN
De Floyd T. Cunningham, Ph.D.
Asia-Pacific Nazarene Theological Seminary

Alors que l'Église du Nazaréen évolue vers les prochaines décennies du vingt-et-unième siècle, les yeux et les cœurs se souviennent de son passé, prophétisent sur son présent et suscitent en nous des réflexions sur son éventuel futur. Cinq articles écrits par Harold Raser, Federico Melendez, Paul Martin, Dick Eugenio et Rustin Brian apportent des points de vue animés sur la manière dont nous sommes arrivés là où nous sommes aujourd'hui, sur notre situation actuelle et sur ce que nous pourrions devenir. Ces articles n'ont pas été écrits pour nous reconforter. Ils nous exhortent à pousser plus loin les grands objectifs de Dieu pour l'Église du Nazaréen.

Plusieurs de ces thèmes rappellent beaucoup ceux présentés lors des conférences théologiques précédentes. Ceux qui sont traités ici s'intéressent particulièrement aux problèmes découlant d'un message holistique de compassion, d'une préférence pour les populations marginalisées et d'une préoccupation pour l'environnement.

La sainteté dans le passé : Qu'en était-il avant ?

Chacun des articles examine en partie l'histoire nazaréenne. L'article d'Harold Raser se concentre sur le contexte américain dans lequel a surgi l'Église du Nazaréen. Les enseignements de Wesley sur la perfection chrétienne ont été contextualisés par ses interprètes américains. Bien que Raser, professeur au *Nazarene Theological Seminary*, parte du principe que « les efforts pour ancrer l'identité nazaréenne dans la vaste tradition chrétienne historique sont plus opportuns que ceux qui se sont concentrés principalement sur la « sainteté » américaine du XIX^{ème} siècle et sur les racines wesleyenne », il se concentre sur le côté américain. Ainsi, comme le constate Raser, bien que nous soyons tous reliés à l'église universelle, nous sommes une église singulière, qui est apparue dans un contexte spécifique et qui s'est fixé un objectif particulier. L'héritage « revivante » de l'église a accentué de nombreuses valeurs américaines, menant à une intensification du caractère immédiat de l'expérience de l'entière sanctification. Partout où les missionnaires nazaréens se sont rendus, ils ont transportés ces valeurs, ces modèles et ces techniques américaines.

Contrairement à Raser, qui considère la sainteté du point de vue de l'histoire intellectuelle, Melendez décrit le message de la sainteté en relation avec le contexte socio-économique dans lequel il est apparu. Timothy Smith, cité par Melendez, a relié le mouvement de la sainteté à l'attention portée aux problèmes sociaux par les protestants à un moment où la croissance rapide de la richesse déterminait les politiques gouvernementales. Le « grand détournement » de l'attention évangélique vers les pauvres a commencé pendant la décennie qui a vu naître l'Eglise du Nazaréen. Melendez ne dit pas tout cela, mais l'Eglise du Nazaréen a choisi d'établir des universités pour ses propres enfants et d'envoyer des dizaines de missionnaires à l'étranger. Quand la Grande Dépression est venu mettre en péril ces deux causes, les nazaréens se sont sacrifiés pour les causes de l'éducation et de la mission, mais cela a été fait au détriment de l'œuvre dans leurs propres villes et auprès de leurs propres populations pauvres en milieu urbain. Melendez fait allusion au désintéressement des nazaréens face aux Afro-Américains et il fait le parallèle avec le désintéressement face aux pauvres en Amérique Latine (p.7).

L'attention accordée à la croissance de l'Eglise du Nazaréen en Afrique et ailleurs dépend de la situation politique. Rustin Brian, Paul Martin et Dick Eugenio parlent tous des effets des contextes colonial et postcolonial dans lesquels a œuvré l'Eglise du Nazaréen. A l'instar de leurs homologues de l'Eglise Catholique Romaine mentionnés par Brian, les nazaréens ont semblé ignorer les projets coloniaux. Martin, qui a été missionnaire en Afrique de l'Ouest, constate peu de parallèles entre la croissance de l'église en Afrique et ses racines en Amérique du Nord au cours du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle, à l'exception de son « caractère exceptionnel ».

Dick Eugenio, professeur au *Asia-Pacific Nazarene Theological Seminary*, s'est lancé à la recherche des racines et des sentiers de l'internationalisation dans l'Eglise du Nazaréen. Bien qu'il considère l'internationalisation de l'église comme une idée noble, il ne doute pas que les croyants au-delà des frontières de l'Amérique du Nord aient pu la considérer (tout comme la mondialisation) comme « l'hyper-extension d'un pouvoir préétabli et non comme une ouverture au monde » (p.3). L'histoire a montré que, lorsqu'ils en ont la possibilité, ceux qui cherchent à se libérer d'une domination le font pour « remplacer une autorité existante par leur propre autorité » (p.4). C'est-à-dire, comme le note Eugenio, que ceux qui se sont élevés contre le centrisme en y opposant le pluralisme l'ont souvent fait au nom de leurs propres motivations égoïstes. Le

colonialisme a souvent laissé la place à des régimes locaux extrêmement tyranniques. On pourrait en dire autant de l'église.

Brian fait remarquer que les missionnaires nazaréens avaient prévu dès le début de promouvoir le leadership autochtone mais, tout comme leurs homologues dans les administrations coloniales, ils ont mis trop de temps à le faire. A l'instar d'Eugenio, Brian a examiné l'histoire de « l'internationalisation » de l'église dans de nombreux documents. Sur cette base, Brian note que le consensus dans l'église s'est formé autour de l'idée d'une église mondiale (plutôt que des églises nationales associées), de l'identification des valeurs centrales et de l'établissement d'une « structure non-symétrique ».

La sainteté dans le présent : Qu'en est-il aujourd'hui ?

Raser insinue (p. 5) que le milieu américain dans lequel est née l'église lui donne un cachet culturel particulier. Nous préférons « les formes d'autorité démocratiques ou participatives » et nous préférons le jugement des « personnes ordinaires » à celui des « élites ». Nous nous concentrons sur le présent et sur le futur plus que sur le passé. Nous préférons l'action « décisive » et nous sommes impatients face « aux processus, à la réflexion, à la spéculation ». Nous sommes pratiques ou pragmatiques. Nous sommes disposés à « innover », désireux « d'innover » lorsque l'opportunité se présente si cela permet la croissance de l'église. La question qui se pose est de savoir : ces valeurs sont-elles uniquement culturelles ou sont-elles également des valeurs du Royaume ?

D'après Melendez, il s'avère que, sous de nombreux aspects, ces valeurs *ne sont pas* des valeurs du Royaume. Melendez dresse un parallèle entre le contexte de l'Amérique du Nord au XIX^{ème} siècle et les processus de modernisation du monde d'aujourd'hui. Il exhorte le mouvement de la sainteté à ne pas se retirer de la lutte contre les conséquences économiques de l'industrialisation, comme cela a été la tendance en Amérique du Nord. L'église doit remettre en question les philosophies du matérialisme et apporter des alternatives chrétiennes. Melendez tente d'amener l'église vers une « mission holistique et une éthique sociale à partir de la perspective d'une théologie de l'amour » (p.1). Il décrit le fossé permanent entre les riches et les pauvres en Amérique Latine et met en garde l'église, l'exhortant à ne pas « abandonner sa mission envers

les pauvres » et à devenir une église « adaptée au système économique actuel » (p.8). L'église ne doit pas, dit Melendez, dégrader l'image de Dieu, la dignité des êtres humains et l'environnement ; il appelle à un évangile de la compassion prêchant le « salut holistique » qu'il considère comme étant une partie intégrante d'une théologie centrée sur l'amour. La compassion, écrit-il, « doit être le sang de toute la dénomination ». Un tel cœur se manifestera dans une église si sensible à ses « humbles racines » qu'elle dédaignera les « bâtiments ostentatoires » (pp. 8-9).

Contrairement à Melendez, je crois que l'église réagit d'une manière conforme à celle de nos ancêtres du XIX^{ème} siècle. Nombre d'entre eux ont redécouvert une compassion pour les pauvres. Bien qu'il y ait beaucoup de choses à améliorer, nous avons de nombreuses raisons d'être fiers en ce qui concerne nos ministères de la compassion. En dehors de notre communauté, l'Eglise du Nazaréen *est* connue comme une église exerçant la compassion.

En Afrique, l'église gagne de nouveaux convertis principalement parmi ceux qui étaient auparavant engagés dans les religions primitives, nous dit Martin. Si, comme le décrit Raser, les valeurs culturelles ont formaté l'église en Amérique, la vision du monde africaine fait de même. Ainsi, dit Martin, la théologie chrétienne en Afrique doit se tourner vers des valeurs culturelles. Les théologiens africains mènent des réflexions critiques sur l'évangile à partir de leur propre contexte. Ce faisant, les Africains se rattachent naturellement au quadrilatère Ecritures-Tradition-Raison-Expérience. Contrairement aux valeurs américaines décrites par Raser, les Africains accordent la priorité à la paix, à l'harmonie et à la plénitude. Les Africains (ainsi que d'autres) reconnaissent l'antériorité ainsi que la continuité des relations établies par les ancêtres tels qu'Adam ; et ainsi ils saisissent la « succession de grâces » qui vient par la rectification à travers Christ des relations brisées. Pour les Africains, Christ est le Puissant Conquérant.

Eugenio met également l'accent sur la qualité relationnelle de l'Eglise. D'une part, Eugenio célèbre la diversité représentée par l'Eglise du Nazaréen, d'autre part, il se demande si « l'internationalisation » n'est pas qu'un prétexte pour rendre la domination américaine de l'église plus acceptable. Encore une fois, les valeurs américaines décrites par Raser se reflètent dans la description d'Eugenio lorsque l'enthousiasme pour l'ordre et l'efficacité de la dénomination dépasse celui qui est manifesté pour les relations. L'efficacité, nous avertit Eugenio, ne doit tout simplement pas devenir la meilleure méthode de gestion de l'église.

Brian conçoit le devoir de l'église de la même manière – bien que sans l'analogie eucharistique d'Eugenio – : créer un « peuple nouveau et non étendre un empire en particulier » (p.3). Brian dit que nous sommes probablement en train de « pécher contre nos frères et sœurs dans les diverses parties du monde autrefois classées comme “champs de mission à l'étranger” » en ne « partageant pas le pouvoir les uns avec les autres de manière radicalement égalitaire ». La réalité présente, décrit Brian, est celle d'une église encore dominée par l'Amérique du Nord. Cette éthique intérimaire, si on la considère comme telle, doit laisser la place au Royaume.

La sainteté dans le futur : Qu'en sera-t-il ?

Alors, que nous réserve le futur ? Chacun des auteurs propose des éventualités.

Martin conçoit la future théologie africaine comme une théologie de plus en plus sophistiquée car les théologiens autochtones dialoguent avec leur propre contexte particulier. Ils ne répèteront plus les réponses apportées par les théologiens wesleyens à des questions que personne ne se pose en Afrique. Les théologiens occidentaux ne sont pas suffisamment à l'écoute du contexte africain, suggère Martin, pour répondre aux questions que *se posent* les Africains : y compris la relation entre le monde visible et le monde invisible, la relation entre les êtres humains et leurs ancêtres, la relation avec les esprits et autres puissances, la prudence face à la manipulation de Dieu, le discernement des signes, des merveilles, des miracles et des prophètes, et la relation entre l'évangile et la totalité de l'environnement. Tout comme Melendez dans le contexte de l'Amérique Latine, Martin considère que le wesleyanisme africain met l'accent sur « l'ensemble de la création ». Comme Melendez, il aspire à une théologie qui répond avec compassion aux besoins des pauvres.

Mais quand les pauvres atteignent des positions de pouvoir, ils ne sont pas moins sensibles à ses attrait. La mondialisation n'a pas diminué les tensions parmi les peuples. Elle intensifie la « course à la reconnaissance et à la domination », dit Eugenio (p.5). L'unité de l'Eglise du Nazaréen ne doit pas se produire au prix des puissants et influents devenant plus puissants et plus influents et réussissant à imposer une domination plus stricte (ce qui pousserait les membres à quitter l'église). A l'inverse des Etats politiques, les églises sont des institutions bénévoles. Eugenio cite la prédiction de Philip Jenkin selon laquelle les schismes de l'église se produiront dans le sens Nord-Sud. Comment s'en prémunir? La désoccidentalisation ne résoudra pas le problème

spirituel sous-jacent. L'alternative du pluralisme, observe Eugenio, ne fait que créer « une surabondance de fanatiques rivalisant de connaissance, de pouvoir et d'autorité » (p.5).

Eugenio trouve une solution aux tensions qui existent dans l'église dans un sens renouvelé de la présence de Christ à travers une ecclésiologie eucharistique. C'est l'image d'une église dont les membres s'agenouillent côte à côte devant la Table. Il convient de distinguer le rassemblement, la « solidarité générale » et la *koinonia*. Afin qu'il y ait une réelle *koinonia*, les membres du corps se réconcilient avant de recevoir le pain et le vin. Pour recevoir le pain et le vin, il convient de pratiquer tout d'abord l'auto-examen, la confession et la repentance – une élévation des autres et non de nous-mêmes. « Les chrétiens devraient ressentir la mise en accusation morale qui découle d'une participation [à l'eucharistie] dépourvue d'authenticité ». Si c'est là la plus noble et la plus immédiate description non seulement de ce que l'église doit être mais aussi de ce qu'est la sainteté, une éthique du Royaume émergera. Les leaders internationaux émergeront non parce qu'ils l'ont exigé, mais suite à une progression naturelle de notre héritage et de notre théologie.

Les solutions de Brian sont beaucoup plus spécifiques. Dans un sens, ce que Brian et les processus de l'internationalisation voient comme futur c'est l'engagement envers une valeur à la fois américaine et nazaréenne : la démocratie participative basée non pas sur la position économique ou sociale mais sur l'adhésion. Il aspire à des ajustements de la structure organisationnelle. « Il est temps, écrit-il, de renouer pleinement avec notre enthousiasme originel pour le leadership autochtone en mettant en œuvre des changements structurels dans notre politique » (p. 3). Avec une argumentation similaire à celle d'Eugenio, Brian appelle l'église nord-américaine à se départir volontairement du pouvoir. (Ses mots, « inviter ceux qui appartiennent à la “communauté internationale” à des positions de pouvoir » me semblent maladroits, un genre de *noblesse oblige*, et peuvent aussi être pris comme option préférentielle par les pauvres dont parlent les théologiens de la libération.) La question posée par R. F. Zanner en 1985, cité par Brian, est toujours d'actualité : « Allons-nous devenir une église internationale ou allons-nous rester une église américaine avec des succursales en pays étrangers ? » (p.6). Brian insiste en disant que nous devons être proactifs comme de bons wesleyens et veiller à ce que la vision pour l'Eglise du Nazaréen et toutes les bonnes œuvres des commissions de l'Assemblée Générale soient concrétisées.

De manière plus spécifique, Brian propose deux alternatives. (1) Augmenter le nombre de Surintendants Généraux, deux pour chaque région, natifs de cette région ou résidents de longue durée, et qui résident dans la région pendant leur mandat ; l'un des deux devrait être une femme. Brian ne propose pas de méthodes ou moyens d'y parvenir. (2) Diminuer le nombre de SG à trois, pas plus d'un par région et augmenter le nombre de coordinateurs régionaux qui seront eux-mêmes originaires des régions. A mon avis, si nous sacrifions l'éthique théologique du Corps de Christ au nom d'une éthique organisationnelle de division, nous régressons au lieu d'avancer.

Réflexion

L'héritage wesleyen nous a orientés vers une solide surintendance. L'épiscopat possède ses forces. En effet, John Wesley et Francis Asbury, tous deux en mesure d'imposer les nominations des prédicateurs locaux et des missionnaires itinérants avec bienveillance, ont facilité l'expansion rapide de l'évangile. Le mouvement missionnaire a fait de même. Les méthodistes ont utilisé le système de nominations pour élever des femmes et des minorités à des positions clés dans le pastorat et dans le leadership. Quand notre église a émergé, diverses entités fusionnées ont abandonné le congrégationalisme et l'autonomie locale, mais elles ont conservé leur droit fondamental de choisir leurs propres pasteurs. Cependant, pour d'autres positions de leadership, la tendance était à la nomination.

Nous ne pouvons pas aspirer à être une église de la sainteté – une église qui témoigne de l'unité en Christ – sans être une église internationale. L'Esprit de Christ crée un Corps vivant dans lequel il n'y a « ni Est ni Ouest, ni Nord ni Sud, mais une grande communion fraternelle dans l'amour ». Nous sommes encore aujourd'hui engagés dans le processus d'évolution vers ce que nous devons être. N'abandonnons-pas cette espérance.

Questions de discussion :

1. Dans l'évaluation de la voie théologique vers le Royaume, est-il possible de décrire l'éthique du Royaume sans préjugés culturels ?

2. La structure et la mentalité de l'église reflètent-elles un colonialisme persistant ? Si oui, comment pouvons-nous dépasser cette perspective ?
3. Quelles sont les forces et les faiblesses d'une surintendance forte (aux différents niveaux : district, régional et général) ? Faut-il marquer une hésitation ou, au contraire, mettre en œuvre l'élection directe des Coordinateurs de la Stratégie du Champ ou des Directeurs Régionaux ?
4. L'espoir de Melendez est que les documents sur la théologie ne restent pas « lettre morte » ; mais en tant qu'église (comme toutes les églises), nous avons des difficultés à passer de la réflexion à l'action. Proposez des éventualités précises pour le futur de la structure de l'Eglise du Nazaréen à la lumière de ces articles.